

SAINT VULPHY, PATRON DE RUE, AU DIOCESE D'AMIENS

643

Fêté le 7 juin

Saint Vulphy naquit à Rue, dans le Ponthieu, de parents d'une condition médiocre, vers la fin du 6^e siècle. Son éducation fut toute sainte, et ses mœurs répondant aux soins de ses parents et de ses maîtres, il fit bientôt paraître tant de sagesse et de piété, qu'on le jugea digne de la cléricature et des ordres mineurs. Mais il ne persévéra point dans son projet et se maria avec une jeune personne accomplie; il en eut trois filles qu'il éleva dans la crainte de Dieu, dans le mépris du monde et de toutes ses vanités, dans une observance exacte des commandements de Dieu et de l'Eglise, et des préceptes évangéliques.

Sa maison était si bien réglée, qu'elle paraissait plutôt un temple ou un paradis qu'une maison profane ou séculière. Il était lui-même un modèle de chasteté, de sobriété, de modestie, d'humilité, de douceur, de charité envers les pauvres, de patience dans les adversités et de dévotion envers Dieu. Enfin, toute la ville de Rue fut si édifiée de sa conduite, de sa vertu, qu'elle le demanda pour pasteur. Saint Riquier exerçait alors les fonctions apostoliques dans le Ponthieu, et ce fut à lui que les chrétiens de Rue s'adressèrent. Il examina soigneusement leur supplique et, ayant reconnu que Vulphy avait dans le mariage toutes les vertus sacerdotales, il le décida à quitter cet état pour travailler au salut des âmes dans les fonctions pastorales. Le Saint obtint le consentement de sa femme et s'obligeant par vœu à une continence perpétuelle, il fut ordonné prêtre et commença à régir l'église que la divine Providence lui avait confiée.

Il le fit avec un succès merveilleux, et il surpassa même les espérances du peuple de Rue. Mais, ô faiblesse de notre nature ! ô inconstance de notre cœur ! ô misère de notre condition mortelle ! Vulphy, oubliant la sainteté de son ministère, eut un commerce charnel avec sa femme, qu'il ne devait plus regarder que comme sa sœur. Cette chute fut connue : elle surprit, elle scandalisa tout le monde. Mais Dieu, qui est riche en miséricorde ne laissa pas longtemps Vulphy dans ce honteux état. Il ouvrit les yeux, il reconnut sa faute, il en conçut un véritable regret sachant que les Canons défendaient au prêtre sacrilège d'approcher davantage des saints autels, il se condamna lui-même à ce châtiment, avant que ses supérieurs le lui imposassent. Il quitta donc sa cure et, après avoir pourvu à la subsistance de sa femme et de ses filles, il entreprit par pénitence le voyage de la Terre-Sainte, sans autre compagnie que celle de son ange gardien, et sans autre provision qu'une grande confiance aux soins de la divine Providence. Il arrosa tout son chemin de ses larmes, et il fit moins de pas qu'il ne poussa de sanglots et de gémissements vers le ciel. Lorsqu'il fut arrivé en Palestine, il visita les Saints Lieux avec une humilité et une componction merveilleuses. Il ne se contenta pas de laver de ses pleurs les endroits que notre Seigneur a teints de son sang, il voulut qu'il lui en coûtât aussi du sang par la rigueur des fouets dont il châtia son corps; enfin, sa ferveur fut si grande que Dieu, pour lui témoigner qu'il lui avait pardonné son crime, lui donna la grâce des miracles, dont il se servit pour la guérison de plusieurs maladies.

Il aurait bien souhaité de passer le reste de ses jours aux pieds du Calvaire mais le saint Esprit, qui l'avait conduit en Palestine, lui inspira de retourner en France pour faire pénitence au même lieu où il avait péché, et pour édifier par son austérité et par ses vertus héroïques ceux qu'il avait scandalisés par son mauvais exemple. Il revint donc en Ponthieu, et, s'étant adressé à saint Riquier, son ancien directeur, il le pria de lui permettre de vivre en solitude dans un désert relevant de son abbaye de Centule, que l'on a depuis appelé *Regnière-Ecluse*. Ayant obtenu cette permission, il bâtit une cellule en ce désert il s'y renferma pour y passer le reste de ses jours dans les larmes, dans la contemplation des mystères de notre religion et dans les louanges du souverain Auteur de toutes choses. Ses austérités étaient si prodigieuses, qu'il est surprenant qu'un corps humain ait pu les supporter. Ses jeûnes et ses veilles étaient continuels, et on pouvait presque dire qu'il ne mangeait point, qu'il ne buvait point et qu'il ne dormait point.

Il s'affligeait surtout par une grande soif quelque ardente qu'elle fut, il ne pouvait la soulager qu'en allant chercher de l'eau à une fontaine éloignée d'une demi-lieue de sa cellule mais tous ces pas étaient comptés, et Dieu fit paraître qu'il les avait pour agréables, parce que

le sentier par où il allait à cette fontaine, bien que personne n'y passât, est demeuré fort longtemps sans qu'il y crût ni herbe ni chardon, et sans même que les grains qui y tombaient germassent et prissent racine. Ainsi, on vit en saint Vulphy la vérité de ce que dit saint Paul : «Que toutes choses vont à bien à ceux qui sont appelés à la sainteté par la volonté de Dieu».

Cependant le démon ne laissa pas notre Saint en paix; il fit, au contraire, tous ses efforts pour lui inspirer le dégoût de la solitude et pour lui faire abandonner cette vie austère qu'il avait embrassée. Il excita dans son esprit mille images dangereuses pour altérer la pureté de son âme et lui arracher ou un consentement, ou une connivence, ou une lâcheté à repousser ces attaques et à se défaire de ces pensées. Il lui mit devant les yeux, tantôt les plaisirs dont il pouvait jouir dans le monde, tantôt le besoin que ses filles avaient de sa présence et de son secours, tantôt la difficulté de persévérer longtemps dans une si grande rigueur, tantôt le peu d'espérance qu'il devait avoir du pardon de sa faute; en un mot, ses combats furent si violents et si importuns, qu'il eut besoin d'un grand courage pour les repousser et pour en sortir victorieux; mais le Saint étant armé du signe de la croix, d'une oraison assidue et d'une sainte cruauté contre lui-même, dissipa toute cette guerre, et devint si formidable à son adversaire, que celui-ci n'osait plus l'attaquer. D'autre part, les habitants de Rue, qui avaient autrefois été ses enfants, vinrent en foule le visiter pour avoir part à ses instructions; elles étaient d'autant plus efficaces, qu'il les puisait par la prière dans la source de toutes les lumières, dans l'esprit de sagesse que Dieu donne à tous ceux qui le demandent. Ils obtinrent même souvent de sa charité la guérison de leurs maladies, la consolation dans leurs maux et mille autres bons offices que ce grand serviteur de Dieu ne pouvait leur refuser. Les Anglais voulurent aussi avoir part aux effets de sa bienveillance, et il y en eut qui passèrent la mer et vinrent en France, pour avoir le bonheur de converser avec lui et de profiter de l'abondance de ses bénédictions.

Enfin, après avoir été longtemps purifié dans la fournaise de l'amour divin, il se trouva assez beau et assez éclatant pour être placé dans le séjour des plaisirs de l'Epoux, c'est-à-dire dans le ciel, où son âme fut transportée le 7 juin, un an ou deux avant saint Riquier, vers 643.

Dans : Les Petits Bollandistes : *Vies des saints*, tome 6